

UNE VICTIME DES CHARS URBAINS



Roubaux. — Hello ! D'où viens-tu avec cette barbe de huit jours ?
Boulau. — De la colonie anglaise. Il n'y a pas de barbier dans les chars. Mais toi aussi tu as la barbe bien conditionnée ! D'où sors-tu ?
Roubaux. — Des chars urbains. Je suis parti de St-Henri la semaine dernière.

TON REGARD

A Mlle ELISABETH PAQUET.

Quand l'aurore vermeille, en semblant nous sourire,
 D'une perle sereine orne le front des fleurs,
 J'aime à voir l'onde pure au soubre du zéphyre
 Berser le doux reflet qui naît de ses splendeurs.

J'aime des ruissellets les gracieux murmures,
 Le blanc duvet des nids cachés dans les vallons,
 L'agréable parfum s'élevant des ramures
 Et le frais gazonillis des petits oisillons.

J'aime les doux baisers de la brise éplorée,
 Qui redit au désert le soupir des amants,
 Et le gai papillon dont l'aile diaprée
 Semble un lambeau de rive orné de diamants.

J'aime entendre les chants formidables, sublimes,
 Dont la foudre remplit l'écho des vastes cieux,
 Lorsque faisant d'effroi frissonner leurs âmes
 Son noir courroux s'atelle à son char lumineux.

J'aime le jeune enfant qui, paisible, sommeille
 Dans son petit berceau de dentelles orné,
 Et le sourire errant sur sa lèvre vermeille,
 Ainsi qu'une rougeur sur le front incliné.

Mais j'aime mieux encor, charmante jeune fille,
 Ton regard où ton âme épanche son penser,
 Et qui vient doucement quand joyeuse elle y brille
 Donner à mon regard un amoureux baiser.

ALBERT FERLAND.

Montréal, 1891.

VIEUX DANS LE MÉTIER

La dame. — Mais c'est honteux ! A votre âge vous ne devriez pas mendier.

Mendiant. — Oh, madame, Dieu vous bénisse ; j'ai commencé très jeune.

UN MIRACLE MORMON

En quittant le comté de Cloy, les Mormons poussèrent plus avant dans le désert, et s'établirent enfin dans le comté de Caldwell, où ils bâtirent la ville de "Far-West." Ils y restèrent environ trois ans.

Pendant cet espace de temps, de nouveaux convertis vinrent en foule grossir les rangs de leurs prosélytes. Une grande partie, la partie la plus ignorante de la population du pays, était disposée à se joindre à eux ; mais elle n'osait affronter l'ironie des esprits forts. Pour lever cet obstacle, les gros bonnets de l'ordre firent appel au prophète Joé Smith. Les prophéties mormonites garantissant à tous les vrais croyants de la foi nouvelle le pouvoir de faire des miracles, ils invitèrent Joe Smith à en faire un seul, à la face du ciel et sous les yeux du public, pour éclairer, sur les vérités de leur religion, ceux de leurs frères qui conservaient encore des doutes, et raffermir les convictions chancelantes.

Le prophète accepta l'invitation, et annonça qu'un certain jour, il traverserait le Missouri dans toute sa largeur, sans mouiller même la semelle de ses souliers. Au jour indiqué, les rives du fleuve se couvrirent d'une foule curieuse et impatiente dans sa curiosité. Les Mormons chantaient des hymnes de louange en l'honneur de leur prophète. Ils s'enorgueillissaient à l'avance du miracle qui allait s'accomplir, et qui ferait resplendir du plus vif éclat sa puissance et sa sainteté.

Les Mormons croyaient tellement à ce don des miracles et des cures merveilleuses, que parmi eux la médecine n'était nullement en usage. Les prophètes visitaient le lit des malades et leur imposaient les mains : si (comme il arri-

vait nécessairement presque toujours) le patient venait à mourir, on attribuait sa mort à son défaut de foi. Si, au contraire, il revenait à meilleure santé c'était à qui glorifierait la cure miraculeuse.

Joé Smith était un grand et bel homme, d'une adresse incontestable, débitant avec un merveilleux aplomb les plus incroyables mensonges. Quand fut venu le jour où il devait marcher à pieds secs sur les flots du Missouri, il ne se fit pas attendre, et descendit pieds nus sur le bord du fleuve :

"Mes frères, s'écria-t-il d'une voix tonnante, ce jour est un jour heureux pour moi, pour vous, pour tous ceux qui aiment et respectent la vraie foi qui est la nôtre. Le jour est venu de prouver par un miracle, devant ces milliers de fidèles qui m'entourent, le vérité de la doctrine bienfaisante que je vous ai annoncée. Un miracle, mes frères, vous me demandez de prouver par un miracle que Dieu m'a fait héritier du pouvoir qu'il avait autrefois donné à ses prophètes. Ce pouvoir je vous le dis, n'appartient pas seulement à moi, mes frères, il appartient à tous ceux qui croient comme moi... J'ai la foi ! donc j'ai la puissance de faire des miracles... C'est la foi qui va me faire marcher à pieds secs sur les eaux de ce grand fleuve... mais, pour voir ce miracle s'accomplir, il est avant tout nécessaire que vous ayez foi en vous-mêmes et en moi... Avez-vous foi en vous-mêmes ?

— Oui, oui, cria la foule.

— Avez-vous foi en moi ? croyez-vous que je puisse faire ce miracle ?

Et la foule de crier : " Nous le croyons, nous le croyons."

"Ainsi donc, dit Joé Smith en remontant un peu la berge, la foi vous démontre parfaitement que je puis faire le miracle... Mais elle ne démontre pas que je doive le faire aujourd'hui... L'important, c'est que le doute soit désormais banni de vos âmes."

Là-dessus Joé Smith leva le pied et disparut.

PREUVE SUFFISANTE

M. Leriche. — Votre extérieur n'annonce rien de ce que nous désirions avoir. Ce que nous voulons, c'est un homme actif, alerte, en même temps que rusé, prudent, exact et tenace et qui ne se laisse pas jouer.

Brown. — Je suis justement votre homme.

M. Leriche. — Vous ? C'est dur à croire. Avez-vous des preuves à votre appui ?

Brown. — Oui, monsieur. Voyez ce parapluie : je l'ai depuis dix ans.

M. Leriche. — Assez ! je vous engage.

OREILLES PROTECTIONISTES



M. Harbert aux gamins. — Ah ! ça, ayez-vous vous ôter de mes jambes ?

Les gamins. — Laissez-nous donc, monsieur, tant que l'orage ne sera pas passé !